

FICHE DE LECTURE

« *La Grande Razzia* — Tome II »

La campagne d'Égypte (1798-1801)

Roman historique de Robert Casanovas

1. Fiche signalétique

Titre : La Grande Razzia — Roman historique en quatre tomes ; Tome II : « 1798-1801 – La campagne d'Égypte »

Auteur : Robert Casanovas

Genre : Roman historique à visée documentaire et critique, fondé sur des recherches réelles

Édition : 3^e édition revue et corrigée ; dépôt légal avril 2026 ; version numérique et papier

ISBN : 978-2-488999-21-2

Structure : Avertissement, puis quatre grands chapitres divisés en vingt-huit sections numérotées

Époque : De mai 1798 (départ de Toulon) à l'automne 1801 (retour en France), avec une coda qui court jusqu'à la publication de la Description de l'Égypte (1809-1829)

Lieux principaux : Toulon, Malte, Alexandrie, Le Caire, Gizeh, Saqqarah, Dendérah, Thèbes, la Vallée des Rois, Assouan, Philaë, Rosette, Paris

Série : Fait suite au Tome I (« La naissance du système ») ; s'inscrit dans l'œuvre de l'auteur consacrée aux spoliations d'œuvres d'art (La chambre volée, Le testament était un faux, Pillage)

Couverture : Réplique de la pierre de Rosette conservée au Musée Champollion de Vif (Isère), photographie du 17 juillet 2022 (Julien Peytard)

Site associé : www.international-restitutions.org

2. Présentation générale

Le Tome II de *La Grande Razzia* suit l'expédition d'Égypte du point de vue des savants, des dessinateurs et des ingénieurs embarqués avec Bonaparte. Il ne raconte pas la campagne militaire pour elle-même — les batailles sont traitées en quelques pages, presque sur le mode de la chronique — mais ce qui se passe dans leur ombre : comment un corps de « commissaires » et de scientifiques décrit, mesure, copie, achète, prélève et finalement emballe l'Égypte ancienne pour la transporter à Paris. Le fil directeur est une question que le roman refuse de trancher d'un mot : où finit la collecte savante et où commence le pillage ?

L'Avertissement place le livre sous le signe d'une fiction adossée à la recherche : toutes les œuvres mentionnées ont bien été saisies pendant les conquêtes françaises de 1794 à 1813, la plupart des personnages ont existé, mais certains personnages, scènes et dialogues sont imaginés. Le roman avance ainsi d'Alexandrie à Philaë, puis de la pierre de Rosette à la capitulation de 1801, où les Anglais réclament à leur tour ce que les Français croyaient avoir sauvé. Denon, Jomard, Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire et quelques figures inventées ou peu documentées, comme l'interprète Hassan ou le wakil du canal de Gizeh Abdallah ibn Youssef, portent tour à tour cette interrogation.

3. Résumé chapitre par chapitre

Chapitre I — L'Orient en armes

De Toulon à Malte. Le 19 mai 1798, l'escadre quitte Toulon. À bord se trouvent Berthollet, Monge, Jomard, Fourier et Denon. Berthollet voit dans l'« expédition scientifique » une « opération d'acquisition ». Devant La Valette, Bonaparte affirme que ce qui sera pris en Égypte « n'a pas de propriétaire vivant ». Berthollet lui répond à voix basse que cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de propriétaire. Malte capitule le 12 juin. Denon empêche

qu'on décroche le Caravage, mais les tableaux de chevalet sont emportés. Le roman pose sa règle dès le début : on prend ce qui se transporte, et on justifie ensuite.

D'Alexandrie au Nil. Le 1^{er} juillet, Alexandrie déçoit : ce n'est qu'une petite ville de masures. Jomard mesure la colonne de Pompée et Denon la dessine sous trois angles. Bonaparte fait traduire en arabe sa proclamation aux « Peuples d'Égypte ». L'armée traverse ensuite le désert et n'atteint le Nil qu'au bout de quatre jours. Plus tard, au marché de Saqqarah, des paysans vendent aux soldats des statuettes et des amulettes. Denon achète un chaouabti. L'interprète Hassan traduit les mots du vendeur : c'est « la tombe de son ancêtre ». Il traduit les mots, mais pas le ton.

La bataille des Pyramides. Le 21 juillet, Bonaparte lance à ses soldats : « Quarante siècles vous contemplent. » Les savants sont placés au milieu des carrés d'infanterie. Denon dessine la bataille, puis les pyramides avec les morts au premier plan. Mourad Bey se replie et Le Caire est pris le 24 juillet. Le lendemain de la bataille, Jomard descend dans la pyramide et croise un jeune soldat qui emporte un scarabée. Il comprend que ce geste est de même nature que les prélèvements des savants. Seul le degré change.

La bataille d'Aboukir. Le 1^{er} août, Nelson détruit presque toute la flotte française dans la baie d'Aboukir. L'armée est désormais prisonnière de l'Égypte. Le soir du 14 août, Denon inspecte les collections entreposées au palais de Hassan-Kashif. Il y trouve vingt-trois caisses sans étiquette, dont personne ne connaît le contenu. Il les note dans son journal et n'en parle à personne. Il comprend aussi que le retour est devenu incertain. Ce qui rentrera dépendra de ce qui peut voyager.

L'Institut d'Égypte. Le 22 août 1798, Bonaparte fonde l'Institut d'Égypte. Monge en est le président et ouvre la première séance : « Nous sommes ici pour comprendre, pas pour conquérir. » Jomard mesure les vestiges de Memphis avec Denon. Un vieil homme lui dessine dans la poussière comment on halait les statues géantes. Geoffroy Saint-Hilaire dissèque des poissons du Nil et en écrit à Cuvier. Berthollet fait le bilan de cinq mois de travail.

La révolte du Caire. Le 21 octobre 1798, Le Caire se soulève. L'artillerie bombarde les quartiers insurgés et la répression dure trois jours. Les savants restent enfermés à l'Institut et continuent leurs travaux. Denon sort dessiner malgré le danger. Il voit deux soldats vider la boutique d'une tisserande sous ses yeux. Le narrateur écrit : « L'armée pillait comme l'Institut collectait. Le mot différerait. Le geste était parent. » Monge dit à Bonaparte que la force ne suffira pas à gouverner. Bonaparte répond : « Occuper suffira. »

Le Sphinx et les nécropoles. En novembre, Denon conduit une expédition au Sphinx, puis à Saqqarah, où Jomard mesure la pyramide de Djéser. Berthollet étudie les résines des momies et le natron des lacs du Natroun. Devant les ibis momifiés, identiques aux ibis actuels, Geoffroy rappelle que Cuvier y voit la preuve de la fixité des espèces. Lamarck juge au contraire trois mille ans trop courts pour que l'on voie un changement. Berthollet conclut qu'aucun des deux ne pourra le prouver. Sur un éclat de granit, Denon écrit : « Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance. » Puis il ramasse un fragment.

Les débats scientifiques. À la séance du 15 décembre, Monge défend la mesure et Fourier le sens. Bonaparte tranche : il faut les deux. Chacun présente ses travaux, et Fourier retient que « la transmission précède la compréhension ». Dans un couloir, il demande à Denon s'il compte emporter les objets. Denon répond que certaines choses doivent voyager pour être vues. Berthollet prévient Bonaparte que le départ se fera dans la hâte et que seul partira ce qui sera déjà dans les caisses. Bonaparte annonce la Haute-Égypte : « Denon ouvrira la route. »

Chapitre II — La remontée du Nil

Dendérah. Le 25 décembre 1798, la colonne de Desaix part vers le sud. Bonaparte a donné à Denon une liste de quatre pages et fixé sa règle : « La France ne pille pas. Elle sélectionne, documente et conserve. Les soldats

pillent. » À Dendérah, Denon dessine le zodiaque à la bougie. Le capitaine Coutelle juge l'extraction possible, mais très longue : « peut-être dans trente ans ». Jomard découvre la liste que tient le sergent-major Aubert. Il estime que près de dix mille objets ont déjà été pris. Costaz juge le chiffre exact. « Ce n'est pas une raison », répond Jomard.

Thèbes. Le 27 janvier, l'expédition campe face à Thèbes. À Karnak, Jomard comprend que l'axe du temple est orienté sur le lever du soleil au solstice d'hiver. Fourier confirme que son calcul est juste. À Louxor, Desaix demande si l'on pourrait prendre les obélisques. Ils pèsent deux cent trente tonnes chacun et l'idée est repoussée à plus tard. Denon garde pour lui un visage d'Osiris en bronze doré, sans le déclarer. Un vieux gardien lui dit que chaque armée « prend des pierres ». La nuit, Jomard découvre le trafic d'Hassan, qui prélève une commission sur toutes les ventes.

La Vallée des Rois. Le 30 janvier, Jomard triangule la Vallée des Rois. Jollois remarque que les guides, en montrant leurs tombes aux savants, accélèrent le pillage. Dans un tombeau, Denon prend un papyrus du Livre des Morts, puis un second papyrus aux mains d'un soldat. Il note : « Pris le papyrus avant le soldat. » Jomard écrit dans son journal que la différence entre collection et pillage tient à la destination, non à l'acte. Devant les colosses de Memnon, il constate que seul ce qui ne peut pas être emporté garde son sens.

Assouan. Le 2 février, la colonne remonte vers Assouan. Jollois voit un soldat resserrer sur sa mule un sac d'où dépasse un bas-relief. Le 12 février, à Kom Ombo, le chirurgien Bruyant reconnaît des instruments chirurgicaux sur les murs du temple. Mais deux sous-officiers forcent une dalle du sanctuaire à la masse. Desaix rappelle qu'on ne touche à rien sans ordre écrit, puis avoue que ces règles sont insuffisantes. La dalle disparaît dans la nuit. Jollois copie une inscription dont il sait que sa copie restera la seule.

Philaë. Le 17 février, Denon et Jollois gagnent Philaë en felouque. Denon pourrait faire démonter légalement quelques blocs du kiosque de Trajan. Il y renonce, non par scrupule, mais parce qu'il refuse de détruire ce qui le touche. Le retour vers Le Caire dure dix-sept jours. Des soldats se battent pour une figurine et des fellahs ne lèvent leur barrage qu'en échange de trente-cinq piastres. À Abydos, Denon achète cinq piastres un fragment fraîchement découpé dans le mur. Au Caire, Bonaparte est parti pour la Syrie et ne revient qu'en juin.

La Pierre de Rosette. Le 15 juillet 1799, le lieutenant Bouchard découvre près de Rosette une stèle de granodiorite noire couverte de trois écritures. Marcel et Raige la lisent : le texte grec est un décret en l'honneur de Ptolémée V. Marcel fait de nombreux estampages et en envoie une partie en Europe. Jomard comprend que la pierre est une méthode et non un objet. Le 5 août, il compare les mentions grecques de « Ptolémée » aux cartouches et suppose qu'un cartouche est un nom propre. Kléber résume : « Vous avez trouvé la clé de l'Égypte antique avec un texte sur les impôts. »

Négociations, victoire et mort de Kléber. Le 18 août, Bonaparte quitte l'Égypte en secret avec Denon, Monge et Berthollet. Kléber prend le commandement. Jomard compte quatre-vingt-seize caisses, dont vingt-trois toujours sans étiquette. La convention d'El-Arich, signée le 24 janvier 1800, prévoit l'évacuation avec les collections. Mais en mars, l'amiral Keith refuse de la ratifier. Kléber bat les Ottomans à Héliopolis le 20 mars. Il est assassiné le 14 juin 1800. Menou lui succède.

Chapitre III — Le temps des savants

Les dernières campagnes. Menou prend le commandement et ne change rien aux travaux de l'Institut. À la séance de juin, Jomard, vingt-deux ans, défend le document contre le monument. Il affirme que la Description sera portable là où les temples ne le sont pas. Le 25 juin 1800, une expédition part pour Tanis et Boubastis. Geoffroy y prend six momies de chats. Jollois glisse dans sa sacoche un petit sarcophage de chat en bronze. À l'automne, il copie en trois jours un psautier que les moines coptes refusaient de vendre.

Les expéditions du désert. La mort de Desaix à Marengo, le 14 juin 1800, parvient au Caire en août. Jollois garde le couteau de poche du général. Dans le Delta, à Saïs et à Bouto, il n'y a rien à emporter, car les blocs sont dans les murs des maisons des fellahs. Menou veut orienter les travaux vers l'Égypte islamique, et un compromis est trouvé. Un matin de mars, Jollois voit un soldat prendre en quinze secondes une Isis de bronze dans la niche d'une maison copte. Il ne peut que dessiner la niche vide.

L'agriculture et l'irrigation. Pendant l'hiver 1800-1801, Conté présente à l'Institut les techniques d'irrigation égyptiennes. Jollois rencontre Abdallah ibn Youssef, responsable du canal de Gizeh depuis seize ans, et rapporte soixante-douze sachets de limon. Conté remarque : « Nous faisons la même chose avec leurs terres qu'avec leurs statues. » Jollois répond qu'on peut prendre du limon sans appauvrir un champ, mais que le Nil ne rend pas les statues. Abdallah lui dit que l'écriture ne remplace pas mille ans de pratique. Il lui montre quatre blocs inscrits trouvés en curant le canal. Jollois les dessine, puis emporte le plus petit.

Le temps qui se resserre. Le 8 mars 1801, seize mille Britanniques débarquent à Aboukir. La Commission décide de tout dupliquer pour sauver ses travaux. Marcel tient un registre de ses achats. Jollois fait faire des calques. Jomard recopie tous ses relevés en neuf jours et Geoffroy dessine ses espèces. Au débat moral d'avril, Jomard distingue trois sortes d'objets, dont ceux extraits des sites archéologiques : « Ces objets appartenaient à l'Égypte. Nous les avons pris. » Jollois conclut qu'on publiera ensuite pour justifier cette prise. Le 20 juin, il compte 2 087 dessins.

La défaite du Caire. Le 27 juin 1801, Belliard négocie la capitulation du Caire. Une clause vise « les manuscrits arabes, les statues et les autres collections faites pour la République ». Fourier la juge volontairement vague et cherche ce qu'elle ne couvre pas. Le 30 juin, le marchand Suleiman al-Qabbani vend à Marcel des chaouabtis, des scarabées et des amulettes d'or, inscrits sur son inventaire personnel. Geoffroy menace de brûler ses collections si on les saisit. Fourier résume : « Ils prendront les originaux. Nous garderons les copies. » Le départ a lieu le 2 juillet.

La marche vers Alexandrie. Le 2 juillet, treize mille soldats, deux cents civils et les savants quittent Le Caire. Une patrouille ottomane réclame les caisses au nom de l'Égypte, et le général Damas l'écarte. Un déserteur lyonnais est fouetté. Il dit à Geoffroy qu'il ne veut pas voir ce qui va se passer à Alexandrie. Une tempête de sable éclate le 7 juillet, puis on croise des réfugiés coptes. Le 13 juillet, deux officiers britanniques veulent inspecter les bagages, et Damas refuse. Le 14, l'armée arrive à Alexandrie avec soixante-trois caisses.

Chapitre IV — La débâcle et le retour

Les grandes antiquités. Le 3 septembre 1801, Hamilton et Clarke se présentent pour prendre possession des collections. Clarke compte les soixante-trois caisses. Le 4 septembre, les grandes antiquités sont inscrites au registre : la pierre de Rosette, le sarcophage de Nectanébo II, une statue du grand prêtre d'Amon et un poing colossal. Fourier ne conteste pas ce droit. Il demande seulement que l'histoire retienne que la Commission a découvert ces pièces. Ce que les Français reprochaient aux soldats, les Britanniques le leur reprochent.

Les collections sauvées. Les instruments scientifiques sont reconnus comme propriété personnelle. Le 9 septembre, quand Clarke avance sur les collections de Geoffroy, celui-ci menace de mettre le feu à ses caisses. Clarke recule. Hamilton accepte que la Commission publie ses dessins, à condition d'en envoyer un exemplaire au British Museum. Les petites antiquités et les momies sont partagées par moitié. Marcel garde ses estampages. Jollois garde ses dessins, et les monnaies restent aux savants, sauf une quinzaine de pièces.

L'éthique des spoliations. Le 18 septembre, Hamilton vient dîner seul et annonce que le sarcophage de Nectanébo part le lendemain. Jollois répond que dans cent ans un Égyptien devra aller à Londres pour le voir. Geoffroy rappelle que ce n'est pas l'Égypte qui les a invités. Fourier demande ce que répondrait le British Museum si l'Égypte réclamait un jour ses biens. Hamilton répond : « Je ne peux pas engager le siècle prochain. »

Le 22 septembre, le marchand Mahmoud al-Tawil réclame huit statuettes qu'on lui aurait volées. Hamilton refuse de les rendre. Le procès-verbal est signé le soir même.

Les adieux. Les derniers jours de septembre sont consacrés à l'emballage. Jollois termine l'index de ses 2 087 dessins et l'on scelle les quarante-deux caisses. Hamilton remet les sauf-conduits. Jollois lui répond : « Je vous souhaite de faire bon usage de ce que vous emportez. » Ils ne se reverront jamais. Le 1^{er} octobre, Jollois fait ses adieux à un cheikh d'Alexandrie, puis l'embarquement commence. Il garde ses tubes de cuivre dans sa couchette.

La traversée. La mer est agitée les premiers jours. Jomard constate que les bases des grandes pyramides sont un peu plus longues d'est en ouest que du nord au sud. Il en conclut que les bâtisseurs tenaient compte de la courbure de la terre. Cette hypothèse l'enthousiasme autant qu'elle l'effraie, car elle suppose un savoir perdu. Fourier déchire onze débuts de préface avant de commencer par le Nil. Le convoi fait escale à La Valette, où flotte le drapeau britannique. La France apparaît le 16 octobre.

Le retour en France. Le 18 octobre 1801, le convoi arrive à Toulon, trois ans et cinq mois après le départ. Les quarante-deux caisses sont traitées comme un chargement de farine. Fourier rédige le rapport officiel et ne mentionne les pertes que dans une note en annexe. À Paris, le 28 octobre, il n'y a ni défilé ni réception. Le 10 décembre, Bonaparte fait de la Description un projet d'État. Fourier en est l'éditeur en chef et Denon le directeur artistique. Une trentaine de membres de la Commission sont morts en Égypte.

Le travail commence. Un an après leur retour, Jomard transcrit ses relevés dans sa chambre froide de la rue de la Croix-Faubin. La Description de l'Égypte s'annonce colossale : 894 planches, environ quatre cents gravures et vingt-trois volumes parus de 1809 à 1829. Fourier rature les phrases lyriques des notices de Denon, qui les remet. Ils laissent coexister les deux tons. Le 31 décembre 1802, Denon regarde ses tubes de cuivre et commence sa notice de Karnak. Le narrateur conclut : « Les statues étaient à Londres. Le savoir était à Paris. »

4. Personnages principaux

Dominique-Vivant Denon (*dessinateur, futur directeur des musées*)

Regard central de la première moitié du roman. Il dessine les morts avant les monuments, sauve le Caravage de Malte et prend le papyrus de la Vallée des Rois. Il quitte l'Égypte en août 1799 avec Bonaparte.

Napoléon Bonaparte (*général en chef*)

Figure à la fois lointaine et déterminante : il remet à Denon une liste de quatre pages et formule les « trois niveaux » de légitimité : ce que la Commission rapporte avec ses formulaires va au Louvre, ce que les soldats emportent dans leurs sacs, il ne peut pas l'empêcher, et ce que les savants documentent dans leurs carnets reste en France sous une autre forme. Il quitte l'Égypte en secret le 18 août 1799.

Gaspard Monge (*mathématicien*)

Président de l'Institut d'Égypte ; défend la mesure contre le sens que réclame Fourier.

Claude-Louis Berthollet (*chimiste*)

Nomme l'expédition « opération d'acquisition » ; étudie les résines d'embaumement, le natron et les équilibres chimiques.

Joseph Fourier (*mathématicien*)

Voix du sens et de la synthèse ; organise la copie systématique des travaux, formule « les copies sont le vrai butin » et rédige la préface de la Description. Meurt en 1830.

Edme-François Jomard (*ingénieur-géographe*)

Observe, mesure, calcule ; défend l'hypothèse des cartouches et la géodésie des monuments.

Prosper Jollois (*ingénieur*)

Ingénieur et dessinateur de la Commission ; copie, calque et, en 1801, défend les carnets face à Clarke.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire (*naturaliste*)

Défenseur des collections zoologiques ; sa menace d'incendier ses spécimens face aux Britanniques est l'un des moments forts du roman.

Jean-Joseph Marcel (*orientaliste*)

Auteur des estampages de la pierre de Rosette et d'un registre de 162 entrées ; garde la trace quand les objets sont saisis.

Louis Desaix (*général*)

Conquérant de la Haute-Égypte, il donne l'impulsion de l'expédition vers le Sud. Meurt à Marengo.

Jean-Baptiste Kléber (*général*)

Successeur de Bonaparte ; est assassiné au Caire le 14 juin 1800 par Soleyman el-Halabi.

Costaz (*ingénieur*)

À Dendérah, il remplit ses formulaires d'acquisition officielle à ciel ouvert, ce qui distingue, selon Jomard, la collecte du pillage des soldats.

Nicolas-Jacques Conté (*ingénieur et inventeur*)

Présente à l'Institut l'hydraulique égyptienne et formule : « Nous faisons la même chose avec leurs terres qu'avec leurs statues. » Meurt en 1805.

Hassan (*interprète*)

Interprète du Caire : il traduit, prélève une commission sur les ventes, et voit sans pouvoir agir. Presque toutes les paroles égyptiennes du roman passent par lui.

Abdallah ibn Youssef (*wakil du canal de Gizeh*)

Détenteur du savoir de l'irrigation, il rappelle que l'écriture ne remplace pas l'expérience.

William Richard Hamilton et Edward Daniel Clarke (*commissaires britanniques*)

Ils réclament les grandes antiquités en 1801 et retournent contre les Français leur propre argument.

Menou (*général*)

Commandant après Kléber, converti à l'islam, il tient Alexandrie jusqu'à la capitulation de 1801.

Aubert, Mahmoud al-Tawil, Suleiman al-Qabbani, le déserteur de Lyon (*figures inventées ou peu documentées*)

Personnages dont l'ancrage historique n'est pas établi dans le texte ; ils servent de voix à ce que les sources taisent.

5. Thèmes principaux

Collecte et pillage : une différence de nom, non de geste

Tout le roman tient dans cette phrase de la révolte du Caire : « L'armée pillait comme l'Institut collectait. Le mot différait. Le geste était parent. » La distinction revendiquée par Bonaparte — les soldats pillent, la France sélectionne — est reprise, discutée, éprouvée par les faits.

Les trois niveaux de légitimité

La liste de quatre pages de Bonaparte, les autorisations des savants, puis l'impuissance devant les soldats forment une échelle de justifications successives. Ce que le savant croit sauver, le général l'ordonne et le soldat l'emporte.

Le poids décide de ce qui part

Le roman réduit les choix patrimoniaux à des questions de portage : ce qui se déplace est ce qui est déplaçable. Le poids, plus que la valeur, détermine ce qui quitte l'Égypte.

L'objet et l'information

Face à la perte, les savants multiplient copies, dessins, calques et estampages : « les copies sont le vrai butin ». La seconde moitié du roman glisse du prélèvement d'objets à la capture de savoir.

Savoir local et savoir savant

L'ingénieur français apprend du wakil que l'écriture ne remplace pas le geste. Le roman montre les savants dépendre d'un savoir qu'ils prétendent seulement recueillir.

La science au service de l'occupation

Institut, ateliers, cartes : la science est l'un des instruments de la présence française. Le livre ne la dénonce pas ; il montre qu'elle sert.

Les Égyptiens sans voix

Presque toujours médiée par l'interprète, la parole égyptienne est rendue par des formules comme « Il dit que... ». Ce silence est aussi un thème : les propriétaires du patrimoine ne siègent pas dans les commissions.

Les spoliateurs spoliés

Le dernier chapitre montre les Britanniques prenant à leur tour ce que les Français avaient pris. La logique de la razzia ne s'arrête pas à une nation.

6. Part documentée et part inventée

Le roman s'appuie sur des faits attestés : la bataille d'Aboukir, la fondation de l'Institut d'Égypte, la découverte de la pierre de Rosette par Bouchard le 15 juillet 1799, l'assassinat de Kléber, la victoire d'Héliopolis, la clause 16 de la capitulation du Caire, la confrontation avec Hamilton et Clarke, la menace de Geoffroy Saint-Hilaire, la nomination de Denon comme directeur des musées et la publication de la Description de l'Égypte. Les dialogues, les pensées intérieures et certaines figures secondaires sont en revanche imaginés, comme le précise l'Avertissement.

Deux zones restent floues : l'ancrage historique de plusieurs personnages (Aubert, Mahmoud al-Tawil, Suleiman al-Qabbani, le déserteur de Lyon) n'est pas établi dans le texte, et les vingt-trois caisses sans étiquette, aperçues par Denon après Aboukir, ne sont jamais éclaircies dans ce tome.

7. Construction narrative et style

- Une architecture en quatre mouvements : l'embarquement et la conquête, la remontée du Nil, l'épreuve de la défaite, le retour ; le roman se ferme sur un écho de son ouverture.
- Un foyer qui se déplace : Denon porte la première moitié ; après son départ, le regard passe à Jomard, Jollois et Fourier.
- Le goût de l'inventaire : nombres, mesures, listes de caisses (96, puis 63, puis 42) tiennent lieu de suspense.

- Deux registres : la chronique brève pour les batailles, la scène longue et sensible pour les découvertes et les dialogues.
- Des phrases-sentences en forme de chute, qui résument une scène et reviennent comme des refrains.
- Un narrateur qui sait : il annonce ce qui adviendra (l'obélisque de la Concorde, le barrage d'Assouan) et donne au récit une profondeur historique.

8. Citations marquantes

« Ce que Bonaparte appelait expédition scientifique, Berthollet l'appelait, dans ses notes privées, opération d'acquisition. Le mot était plus exact. »

« L'armée pillait comme l'Institut collectait. Le mot différait. Le geste était parent. »

« La distinction entre collection et pillage est une distinction de destination, pas d'acte. Nous collectons pour Paris. Ils pillent pour eux-mêmes. La Vallée des Rois ne fait pas la différence. »

« Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids. »

« Ils prendront les originaux. Nous garderons les copies. Les copies sont le vrai butin. »

« Ce ne sera pas moi qui répondrai. Ce sera quelqu'un d'autre, dans d'autres circonstances. Je ne peux pas engager le siècle prochain. »

« Les statues étaient à Londres. Le savoir était à Paris. »

9. Analyse critique

Points forts

- Une thèse claire et tenue de bout en bout : la distinction entre collecte et pillage est mise à l'épreuve par les faits.
- Un matériau historique dense, mis en scène par des épisodes concrets (la Vallée des Rois, Rosette, la menace de Geoffroy).
- Des scènes fortes : Malte, la nuit de Gizah, le dîner de Hamilton, la menace du briquet.
- Un ton mesuré : le roman expose plus qu'il ne condamne, et laisse le lecteur juger.

Limites et points d'attention

- La thèse est énoncée par de nombreux personnages, ce qui la rend très lisible mais crée des redondances.
- La campagne de Syrie est réduite à deux phrases : le choix se comprend, mais l'ellipse est brusque.
- Les Égyptiens sont presque toujours médiés par l'interprète (« Il dit que... ») : le procédé est signifiant, mais il les maintient en position secondaire.
- Le chapitre IV est chargé de dialogues explicatifs, qui énoncent le bilan moral plus qu'ils ne le font éprouver.
- Le fil des vingt-trois caisses non étiquetées reste ouvert dans ce tome, sans résolution.
- Le centre de gravité passe de Denon à Jomard, Jollois et Fourier après août 1799, ce qui fragilise l'équilibre de la seconde moitié.

10. Conclusion

Le Tome II de La Grande Razzia est un roman de l'inventaire moral : il suit l'Égypte des savants pour montrer que la collecte savante et le pillage se distinguent par leur destination plus que par leur geste. Construit autour d'une thèse très présente et d'un changement de tempo dans sa seconde moitié, il la tient par des scènes concrètes

et par une écriture sobre. Sa dernière leçon est aussi la plus troublante : ce que la France a pris, les Britanniques le lui prennent à leur tour, et les Égyptiens, eux, demandent seulement qu'on note leur nom.

ANALYSE STYLISTIQUE COMPLÈTE

LA GRANDE RAZZIA — TOME II

Roman de Robert Casanovas

Étude de la langue, de la construction narrative et des effets rhétoriques

Réalisée par Pierre Collonges

Mots-clés : inventaire, relais des regards, discours rapporté, sentence, prolepse

Introduction méthodologique

Cette étude porte sur le Tome II de La Grande Razzia (« La campagne d'Égypte, 1798-1801 »). Elle se limite à ce tome : les remarques sur la série ne valent que pour lui. On y lit la langue, la construction narrative et les effets rhétoriques d'un roman qui met sa forme au service d'une question morale. Chaque rubrique s'appuie sur des passages cités, replacés dans leur section.

Le roman choisit une écriture d'enquête plus que d'effusion : phrases courtes, chiffres, listes, sentences. Le lecteur y est traité en témoin, non en spectateur, ce qui explique la place accordée à l'inventaire et au document.

1. Un roman à foyers multiples : le relais des regards

Le récit n'a pas de héros unique. Denon voit d'abord : il dessine les morts avant les pierres, empêche qu'on emporte le Caravage à Malte, prend un papyrus dans la Vallée des Rois. Après son départ en août 1799, ce sont Jomard, Jollois, Marcel et Fourier qui prennent le relais. Ce changement de foyer permet au roman de passer de la vision à la mesure, puis de la mesure à la copie.

Le dispositif « Ce que X ne voyait pas » ouvre plusieurs passages : le narrateur, hors de la conscience du personnage, complète son regard par ce que celui-ci ignore. L'effet est double : il donne de l'ironie aux scènes et rappelle que la perspective des savants est partielle.

« Elle mourrait sur un navire. »

Chapitre I, section 1 — Denon devant le Caravage, à Malte.

2. L'inventaire comme forme : chiffres, mesures, listes

Le roman fait des nombres une matière littéraire. Les caisses passent de 96 à 63 puis à 42 : la perte se lit dans la diminution. L'estimation de Jomard à Dendérah (800, puis plus de 1 000 objets, puis 10 000 pour la campagne) et les registres de Marcel (162 entrées) installent une tension par la seule comptabilité. Le suspense n'est pas d'intrigue ; il est de bilan.

Cette écriture donne au lecteur le sentiment du poids réel des choses, selon la loi que le roman énonce lui-même : ce n'est pas la valeur qui décide de ce qui part, c'est le poids.

« Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids. »

Chapitre II, section 4 — Assouan.

3. Deux régimes de langue : le formulaire et le sensible

Le texte alterne un régime administratif (listes, formulaires, procès-verbaux, clauses) et un régime sensible (lumière, pierre, mains, nuit). Le premier est sec et fait autorité ; le second offre au lecteur ce qu'il a perdu dans le formulaire. Le contraste est un moyen : il montre ce que la procédure supprime.

Les scènes de copie, de mesure et de dessin sont les lieux où les deux régimes se touchent. C'est là que la langue trouve son plus grand rendement.

4. Écrire pour ne pas oublier : carnets, lettres, copies

Presque tous les personnages écrivent : Denon dans ses lettres, Jomard dans ses carnets, Marcel dans son registre, Fourier dans sa préface. Le roman fait de l'écriture une réponse à la perte annoncée, et de la copie un geste moral autant que technique.

La phrase « Les copies sont le vrai butin » condense cette idée. Elle prépare aussi l'ironie finale : ce qui a été sauvé est ce qui pouvait tenir dans un rouleau.

« Ils prendront les originaux. Nous garderons les copies. Les copies sont le vrai butin. »

Chapitre III, section 5 — La défaite du Caire.

5. La voix de l'autre, médiée : l'interprète et le discours rapporté

Les Égyptiens parlent presque toujours par l'intermédiaire d'Hassan ou d'un autre traducteur. La forme dominante est le discours rapporté : « Il dit que... », « Il dit qu'il comprend ». Ce procédé est une figure : il rend sensible que la voix de l'autre n'est pas directement entendue.

Le passage le plus significatif est celui où Mahmoud al-Tawil demande qu'on note son nom, alors qu'on vient de lui refuser ses statuettes. C'est son fils qui traduit, et la demande passe : c'est le seul moment où une voix égyptienne obtient d'être inscrite.

« Il dit qu'il comprend. Et il dit notez mon nom quand même. »

Chapitre IV, section 3 — L'éthique des spoliations.

6. La matière et le geste : pierres, mains, lumière

Le roman est attentif aux matières : granodiorite, papyrus, limon, résines, natron. Les mains (celles des copistes, des tisserandes, des irrigants) y sont un lieu de savoir. La formule « les mains savent » installe un savoir corporel que les instituts n'ont pas.

La lumière sert de ponctuation : lampes de veille, aube sur le Nil, nuit de Gizeh. Elle marque les entrées et les sorties de scène et donne au récit sa respiration.

7. La sentence, la chute et la rectification

Le style privilégie la sentence courte, souvent placée en fin de paragraphe. Elle prend la forme d'une rectification (« Ce n'était pas de la froideur. C'était sa façon d'avoir peur. »), d'une antithèse (« Eux prenaient ce qu'ils croyaient être des trésors. Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance. ») ou d'un raccourci (« Le mot différait. Le geste était parent. »).

Ces figures donnent au livre sa force de mémorisation, et lui donnent sa signature ; leur retour régulier fonctionne comme un refrain, mais frôle l'effet de manière : certaines scènes se referment sur une formule que le lecteur a déjà devinée.

« L'armée pillait comme l'Institut collectait. Le mot différait. Le geste était parent. »

Chapitre I, section 6 — La révolte du Caire.

8. Le narrateur qui sait : prolepses et registre de chronique

Le narrateur excède la conscience de ses personnages. Il annonce l'obélisque de la Concorde, le papyrus Cadet, le barrage d'Assouan, et donne à la scène une profondeur historique. Ces prolepses inscrivent le texte dans la mémoire des restitutions actuelles, sans jamais les nommer.

Pour les batailles (Aboukir, Héliopolis) et la mort de Kléber, il change de registre et adopte le ton de la chronique : phrases plus brèves, dates, faits. Ce changement signale que l'histoire militaire n'est pas l'objet, et que la scène véritable se joue ailleurs.

9. Rythme, veillées et architecture d'ensemble

Les sections se ferment souvent sur une lampe, une nuit, une constellation : le récit avance par veillées. Le rythme oscille entre scènes longues (Dendérah, le dîner de Hamilton) et raccourcis de chronique (la campagne de Syrie, la traversée), ce qui évite la monotonie de l'inventaire.

L'architecture est circulaire : le roman s'ouvre sur le quai de Toulon et se referme à Paris, sur la notice de Karnak de Denon, avec Orion pour horizon commun. La fin reste ouverte : « Denon n'avait toujours pas fini. Les campagnes allaient reprendre. »

« Les statues étaient à Londres. Le savoir était à Paris. »

Chapitre IV, section 7 — Le travail commence.

10. Forces et limites stylistiques

Points forts

- Une écriture sobre, adaptée à un sujet où l'emphase serait suspecte.
- Une forme (l'inventaire) qui fait porter à la structure ce que la thèse énonce.
- Des sentences frappantes et mémorables.
- Un double registre (chronique et scène) qui varie le rythme.

Limites et points d'attention

- La thèse, portée par de nombreux personnages, s'installe avec force mais finit par se répéter.
- La sentence en chute, très fréquente, tend à devenir prévisible.
- Le discours rapporté, parti pris assumé, tient les voix égyptiennes à distance et reste peu varié.
- Les dialogues du dernier chapitre sont souvent plus explicatifs que dramatiques.

Conclusion

Le Tome II de La Grande Razzia repose sur une écriture d'enquête : elle compte, mesure, cite, rectifie. Sa qualité première est la cohérence entre forme et propos, puisque l'inventaire est à la fois le sujet et la méthode. La sentence, fréquente, y fait office de refrain ; le livre est à son meilleur quand il laisse parler les objets et les silences.

« Ce n'est pas l'Égypte qui nous a invités. »

Chapitre IV, section 3 — Mot de conclusion du dîner de Hamilton.